Aide à la prédication

Dimanche 25 janvier 2026

Actes des Apôtres 10, 21-35

(3e dimanche après l'Épiphanie)

Kévin Buton,

Pasteur vicaire à Saint-Matthieu, Strasbourg

Cadre liturgique

Après son baptême, Jésus inaugure le début de son ministère. Il est venu annoncer la bonne nouvelle du salut non seulement à son peuple Israël, mais également à l'ensemble des nations. Les textes de ce dimanche actent cette ouverture maximale de la promesse de Dieu. On sait que cet accueil de Jésus de Nazareth aux peuples non-juifs n'est pas d'emblée allé de soi ; il relève plutôt d'une ouverture progressive de son ministère, des « brebis perdues d'Israël » aux peuples non juifs. Toujours est-il que cette universalité du message christique est ici acquise, et la question se pose davantage de la manière dont cette ouverture inconditionnelle est accueillie par les croyants eux-mêmes.

Problématique

Plus précisément, Actes 10, 21-35 se centre (par un découpage assez particulier par rapport aux divisions les plus courantes dans nos éditions modernes) sur l'attitude qui sera celle de Pierre par rapport à la conversion du centurion Corneille. C'est un éclairage intéressant : ce n'est pas tant l'attitude pieuse de Corneille qui intéresse ici, mais le déplacement que cela suscite – non sans heurts – auprès de Pierre. Celui-ci est un Juif observant, qui devrait être le premier bénéficiaire de la promesse du salut, et voici qu'un centurion païen lui en remontre en matière de foi !

Il est savoureux de constater que le pur et l'impur sont à la fois au cœur de ce texte (difficilement compréhensible sans quelques notions des règles de pureté du judaïsme antique), alors même que le message délivré à Pierre consiste justement à déclarer hors-jeu, quant au salut, de telles catégories religieuses. Pierre est amené à faire valoir la *pureté* de sa pratique. Or, il oppose sa propre pureté au commandement de Dieu qui lui ordonne de manger des animaux impurs. Comment la pureté, qui émane pourtant d'une

exigence religieuse, peut-elle en arriver à opposer l'homme pieux à la volonté même de Dieu qui en est à l'origine ? L'exigence de pureté est-elle la réponse obéissante à la Loi divine, ou au contraire un piège subtil qui nous fait tomber dans l'infidélité vis-à-vis de Dieu ?

Remarques philologiques

Il existe deux grandes familles de témoins textuels des *Actes des Apôtres*, le texte alexandrin et le texte dit occidental. Ces deux familles, quoique très proches l'une de l'autre, présentent à toute occasion des divergences chaque fois relativement mineures, mais nombreuses. Les variantes les plus longues sont seules mentionnées dans les notes d'une Bible d'usage courant.

Notre texte ne fait pas exception. Une addition au v. 25 semble surtout destinée à corriger certains défauts du récit (comment Corneille a-t-il su que Pierre arrivait ? Il a bien fallu que ce dernier envoie l'un des serviteurs l'annoncer : le texte occidental y supplée). Un détail est rarement relevé, il a pourtant de l'importance dans notre contexte. Certains manuscrits ajoutent en effet au récit du centurion qu'il était non seulement en prière, mais qu'il jeûnait en attendant l'arrivée de Pierre. Pourquoi cet ajout ? Sans doute à cause de ce qui suit : une scène de baptême de toute l'assemblée. Or, l'usage s'était établi, dans certaines communautés chrétiennes, de jeûner avant de recevoir le baptême (voir *Didachè*). On justifie ainsi cet usage en le « sacralisant » par un ajout au texte. Il est savoureux de constater que, dans un épisode qui nous invite à ne pas sacraliser ni multiplier les rites de purification, certains chrétiens aient été tentés de « rajouter du rite » dans le baptême, seul geste de purification par l'eau conservé du judaïsme, pour s'assurer de son efficacité. Ceci peut aider à montrer comment l'angoisse de la pureté renaît à chaque époque.

Éléments de prédication

a) La religion comme quête de la pureté

Il peut être utile de rappeler quelques éléments du récit global dans lequel s'insère notre extrait. Pierre est à Joppé, en prière à l'heure du repas, lorsqu'il est pris d'une extase. Il voit un descendre à lui un grand drap couvert de tous les animaux de la création, et une voix divine lui ordonne de les tuer et de les manger. Or, ces animaux sont, pour plusieurs d'entre eux, rituellement impurs. En bon Juif, Pierre refuse de les manger. Mais la même voix lui déclare : « *Ce que Dieu a déclaré pur, ne vas pas le déclarer impur !* » C'est alors que se présentent chez lui deux envoyés du centurion Corneille, qui a lui-même reçu un ordre de la part de Dieu, l'invitant à faire venir Pierre jusque chez lui, à Césarée. C'est ici que nous retrouvons notre texte, au moment où Pierre se présente à la porte.

La religion est une quête de la pureté. Le texte des *Actes* présuppose tout l'édifice des interdits rituels, tel qu'il est exposé dans le *Lévitique*. Ce dernier texte multiplie des prescriptions, alimentaires notamment, qui obéissent à une logique fondamentale : la distinction entre le pur et l'impur. La pureté est bien une notion d'ordre rituelle, et non pas morale. Ce n'est pas parce qu'une personne est rituellement impure qu'elle est mauvaise ; aussi bien, nous devenons impurs pour des raisons qui peuvent échapper à notre contrôle. Par exemple, une femme juive devient impure lorsqu'elle a ses règles, sans qu'elle ne puisse faire quoique ce soit pour l'éviter. Le rite n'a pas pour fonction de distinguer entre les bons et les mauvais, mais de garantir la séparation presque « géographique » entre deux espaces. D'un côté, l'espace du sacré ou de l'ensemble des choses qui peuvent devenir dépositaire du sacré, lorsque Dieu les investit. De l'autre, tout le reste, ce qui reste profane et qui, à ce titre, n'est pas forcément mauvais, mais demeure impropre à sa visitation par le divin.

De ce point de vue, la fonction première de la religion est bien celle de purifier le monde pour ménager un espace à Dieu. C'est, à tout le moins, la fonction principale des prêtres en Israël, qui sont des sacrificateurs. Le sacrifice permet de laver l'impureté rituelle qui ne manque pas d'entacher régulièrement le pays. Mais cette fonction purificatrice échoit également à tous les Juifs, qui doivent eux aussi veiller à ne pas laisser la contamination gagner du terrain. C'est la raison pour laquelle la vie de Pierre est structurée par ces interdits. Il ne devrait pas laisser entrer ces étrangers chez lui. D'ailleurs ceux-ci semblent au courant de l'existence de telles contraintes, puisque les serviteurs du centurion les connaissent aussi : ils restent bien à l'extérieur de l'enceinte de la maison, hélant Pierre pour qu'ils les renseignent. Peut-être était-il de notoriété publique que les Juifs devaient se tenir à l'écart de tout contact avec les étrangers (ce qui a pu alimenter tous les fantasmes antijuifs de l'Antiquité autour du peuple soi-disant « misanthrope ») ?

En tout état de cause, le centurion Corneille était un « craignant Dieu », c'est-à-dire un païen intéressé par la sagesse du judaïsme, ami de ce peuple, mais empêché de respecter toutes les prescriptions de la Loi (en particulier la circoncision). Il connaissait donc les interdits auxquels étaient soumis les Juifs et avait dû en informer ses serviteurs. Il a pourtant eu l'audace et la confiance d'aller chercher Pierre, au risque de le mettre à l'amende au regard de telles règles sévères. Lui, le mauvais Juif, le pas même Juif, va quérir humblement le bon Juif. L'impur supplie le pur. Car si Pierre est la figure de la pureté, figure presque tragique, du moins malheureuse car toujours menacée par l'impur, Corneille au contraire est l'homme du mélange, du mixte entre pur et impur. Or, c'est en acceptant le mélange qu'il peut laisser Dieu agir. Ne pouvant être pur aux yeux des véritables Juifs, il n'a pas pris ombrage du fait de ne pouvoir être l'un d'entre eux, il n'a pas haï les Juifs pour cela. Au contraire, il a accepté de n'être que cela, un être humain pris entre le pur et l'impur, et il a cherché à être le meilleur possible. Cette quête d'amour est ce qui le met en mouvement. C'est bien par lui que l'intrigue progresse, que les barrières tombent, il est le moteur de l'action.

b) *La maladie de la pureté*

Selon Alfred Marx dans son commentaire du *Lévitique*, les nombreux interdits qui parsèment l'existence juive, et dont la transgression, même involontaire et inconsciente, paraît très grave dans le troisième livre du Pentateuque, s'expliquent par une « angoisse archaïque » liée à la perte de l'innocence originelle. Depuis la désobéissance première d'Adam et Eve, l'humanité est marquée par l'impur, errant entre les deux pôles de pureté que sont les anges et les démons, purs chacun dans le bien ou dans le mal. La religion et ses rites ne font pas disparaître l'impureté, mais peuvent la maintenir à un seuil suffisamment bas pour que nous puissions exister en tant qu'humains.

Justement parce que le rite répond à une angoisse originelle, l'homme de la pureté sait qu'il ne pourra jamais combler cette angoisse. « *Le parti des purs*, écrit Jean Guitton, *vit en état d'alerte*. » Le « puriste », si on peut dire, ne peut se défaire de l'angoisse. D'abord, parce qu'il a un corps. La philosophie de Platon, déjà, considère que le corps n'est qu'un tombeau pour l'âme (*Phédon*). Le sage est bien inspiré de vouloir s'échapper de son propre corps, qui n'est pas sa véritable patrie. Mon corps m'appartient, et pourtant, il n'est pas moi. Dans les débuts du christianisme, c'est le gnosticisme qui a pris le relais de ce mépris du corps, qui est comme la coquille d'impureté qui masque la pureté de l'âme des saints véritables. L'or, même plongé dans la boue, reste de l'or.

Pierre est pris dans la même logique de la pureté. Il est un morceau d'or englué dans la boue du réel. « *De ma vie, je n'ai rien mangé d'immonde ni d'impur*. » Il faut remarquer que la pureté s'affirme même contre Dieu. À Dieu qui lui ordonne de manger, Pierre fait valoir sa propre pureté. Dans son « purisme », Pierre en vient à opposer Dieu à sa propre pureté, et à donner priorité à cette dernière. La religion, née pour rendre grâce à Dieu et le servir, finit par devenir une valeur autonome qui devient rebelle au commandement divin véritable. La pureté est ici une œuvre humaine, et non pas une œuvre divine. C'est pourquoi elle est une tâche impossible : si l'être humain est par essence un être où le pur et l'impur se mêlent, il ne produira que du mélange et rien qui soit parfaitement pur.

c) *Le pur amour*

Peut-être Pierre s'est-il souvenu du message de son maître, lorsque celui-ci affirme qu'« *il n'y a rien d'extérieur à l'homme qui puisse le rendre impur en pénétrant en lui, mais ce qui sort de l'homme, voilà ce qui rend l'homme impur* » (Mc 7,14-19). Contre la pureté au sens littéral, Jésus oppose une pureté spirituelle. « *Heureux les cœurs purs, car ils verront Dieu* », dit-il dans le Sermon sur la Montagne. Ce qui caractérise cette pureté n'est bien sûr pas l'absence de souillure rituelle, elle n'est pas même une perfection morale, mais la rectitude de l'intention morale.

Or, la seule intention véritablement pure, c'est l'amour. Encore faudrait-il préciser qu'un tel amour n'est jamais lui-même, en réalité, présent de manière parfaitement pure ici-bas. Chacun sait ce qu'un amour, même sincère, peut cacher de désirs inconscients ou de projections (cf. Pascal, *Pensées*, Lafuma 688). Mais l'Amour, en tant qu'il est un mouvement vers autrui, désir plutôt que jouissance possessive, est le modèle de toute pureté. « *Aime*, écrivait Augustin, *et fais ce que tu veux*. » Si la volonté est laissée ainsi

sans bride, c'est justement parce que l'amour (véritable) a purifié cette volonté et l'empêche de verser dans la licence et l'abus de pouvoir.

Il n'y a nulle place en l'être humain pour la pureté, il y en a une pour la *purification* ; car la purification est un mouvement qui ne s'achève jamais dans la satisfaction de soi. Voyez comme le récit met en scène ce temps de discernement et de maturation : encore marqué par sa vision (v. 17), Pierre n'en a pas encore bien percé le sens. Ce d'autant plus qu'elle paraît incertaine (il voit « *un objet indéfinissable, une sorte de toile* » v.11), tandis que la vision parallèle de Corneille est décrite comme « distincte » et nette. Pourtant, Pierre a déjà résolu de suivre ces hommes lorsqu'il les rejoint. Il a donc, avant d'en être pleinement conscient, accepté de ne pas en rester au rejet de l'impureté que ces hommes représentent. Mais il a encore besoin de temps pour s'ouvrir à ce mystère : c'est le temps de ce long voyage de trois jours de Joppé à Césarée. Il faut du temps pour se rendre compte qu'on ne se rend pas pur soi-même, mais que c'est autrui – celui vers qui on marche – qui nous a purifiés.